



HAL
open science

Wādī Abū Ṣubeīra, fév. 2015, Synthèse de notes de terrain, Anthropologie sociale

Vincent Battesti

► To cite this version:

Vincent Battesti. Wādī Abū Ṣubeīra, fév. 2015, Synthèse de notes de terrain, Anthropologie sociale: Rapport pour le projet WASRAP, Troisième campagne d'inventaire archéologique du Wadi Abu Subeira (Concession orientale). Rapport de terrain archéologique au Conseil suprême des antiquités (Égypte).. [Rapport de recherche] Ministry of Antiquities, Egypt; CNRS; Muséum national d'histoire naturelle (Paris). 2015, 24 p. [French] + 12 p. [English]. hal-02915925

HAL Id: hal-02915925

<https://hal.science/hal-02915925>

Submitted on 16 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

WĀDĪ ABŪ ṢUBEĪRA, FÉV. 2015

SYNTHÈSE DE NOTES DE TERRAIN

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

VINCENT BATTESTI



Battesti, Vincent, 2015 – *Wādī Abū ṢubeĪra, fév. 2015, Synthèse de notes de terrain, Anthropologie sociale* / *Wādī Abū ṢubeĪra, Feb. 2015, Field Note Summary, Social Anthropology*. Rapport de terrain archéologique au Conseil suprême des antiquités (Égypte): Projet WASRAP, CNRS, Muséum national d'histoire naturelle, Musée de l'Homme, Troisième campagne d'inventaire archéologique du Wadi Abu Subeïra (Concession orientale). Projet de collaboration franco-égyptienne pour le survey du Wādī Abū ṢubeĪra : IRD et Aix-Marseille Université, en coll. avec le min. des Antiquités, Ancient Quarries and Mines Department, *Rapport final pour le min. des Antiquités* par Gwenola Graff, Maxence Bailly, Vincent Battesti, Karin Harzbecher-Spezzia & Adel Kelany, avec une contribution de A. Jimenez Serrano., rapport, 36 p. – en ligne: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02915925>

WĀDĪ ABŪ ṢUBEĪRA, FÉV. 2015

SYNTHÈSE DE NOTES DE TERRAIN

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

VINCENT BATTESTI

Rapport final de la mission WASRAP 2015, par Vincent Battesti (CNRS, Musée de l'Homme, MNHN Paris/Columbia University, New York)

Anthropologue au CNRS, au sein de l'UMR 7206 Éco-anthropologie & ethno-biologie au Musée de l'Homme, je me suis joint à la mission archéologique WAS conduite par Gwenola Graff (IRD) qui consiste essentiellement en un travail sur les traces archéologiques d'une concession dans le wādī Abū Ṣubeīra, désert Oriental, au nord d'Assouan (Égypte).

Ma mission d'un court mois dans le wādī Abū Ṣubeīra s'est déroulée en deux étapes : *grosso modo* une moitié avec l'équipe des archéologues et une autre moitié sans cette équipe, pour un travail ethnographique de terrain plus approfondi. L'objectif de cette première mission sur ce terrain dans le désert Oriental était de tester un rapprochement utile entre anthropologie du contemporain d'une population vivant à l'embouchure du wādī Abū Ṣubeīra et archéologie du passé se consacrant à ce même wādī.

La population qui vit dans le village à cette embouchure du wādī, près du Nil, se définit très majoritairement comme appartenant au groupe des 'Abābda (Ababdeh). Ceux-là disent « accueillir » dans leur village (Khōr Abū Ṣubeīra) quelques familles qui se présentent comme des Biṣarīn (Bisharin).

Dans les présentes pages, quand il est question de 'Abābda, il s'agit implicitement de mes interlocuteurs lors de l'enquête de terrain, ceux de Khōr Abū Ṣubeīra. Il s'agit d'une synthèse de mes notes de terrain, pas encore d'une analyse scientifique aboutie.

IDENTITÉ :

C'est le point délicat pour ce qui est des 'Abābda. Les anthropologues s'arrangent en général pour accepter les définitions que les populations donnent d'eux-mêmes. Mais la littérature est aussi abondante, dès que l'on évoque les 'Abābda, à les définir comme un sous-groupe des Beja — population indigène d'Afrique de l'Est, souvent pasteurs nomades (et dont font partie unanimement les Biṣarīn, voir figure 1) — qu'à souligner leur récurrente revendication à se dire des Arabes et/ou Bédouins (ce qui revient un peu au même).

Les 'Abābda qui occupent le wādī Abū Ṣubeīra se déclarent de même arabes ('*arab*) et bédouins (*badū*), originaires de la Péninsule arabe, et d'une descendance proche de celle du Prophète. Ils se déclarent non seulement arabes, mais des '*aribā* et non des *must'aribā* (arabes et non pas arabisés comme les Ṣa'īdā). Ils auraient toujours eu pour langue propre l'arabe (« contrairement aux Biṣarīn qui sont des *Beja* et qui ont leur propre langue »), ce qui n'exclut pas qu'ils aient pu pratiquer aussi d'autres langues de leurs voisins (comme le nubien). Avant la création du

barrage et leur *hijara* (migration) vers ce lieu actuel, ils vivaient avec les Nubiens et parlaient aussi leur langue. Le grand-père que Tarek (qui a, lui, quarante ans) parlait le nubien. Aujourd'hui, les 'Abābda ne parlent que l'arabe¹. Leur système de parenté semble être celui très classique de la parenté arabe (avec une polygynie possible) et segmentaire. L'endogamie est prononcée. L'organisation segmentaire est ainsi organisée : la *qabīla* (tribu) inclut la *beyt* (maison), qui inclut la *'ā'ila* (famille, au sens élargi). Les 'Abābda se reconnaissent le sheikh Ḥamīd pour ancêtre, venu du Soudan et enterré dans les « montagnes » près de Šalātīn (la pointe nord du triangle de Ḥalāyeb, sur la mer Rouge). Sa tombe est un lieu de pèlerinage éventuel, pour les 'Abābda de la vallée du Nil, beaucoup plus pour ceux de la mer Rouge ; sa *ziyāra* (« visite », sa fête patronale) a lieu fin janvier ou début février chaque année. Plus pratiqués (et plus accessibles géographiquement) sont les hommages rendus à Abū al-Ḥasan al-Šāzī (bien que fondateur célèbre de la confrérie soufie la Shādhiliyya, à laquelle les 'Abābda n'adhèrent pas). Les historiens nous le disent né au Maroc en 1197, chérif idriside, qui fonda une école en Tunisie. Itinérant, il est connu pour avoir rapporté d'un de ses voyages à la Mecque l'usage de la décoction des graines de caféier afin que ses disciples puissent se tenir éveillés durant les exercices de piété nocturne qu'il recommande. Il s'exile et se retire en Égypte où il meurt en 1258. Son tombeau, situé à Ḥumāīthara en plein désert Oriental, est malgré tout visité par « tous les Égyptiens (de la vallée du Nil), Mīnya, Sohag, etc. ».

Les 'Abābda s'organisent de façon segmentaire, ils se subdivisent en différents segments nommés d'après le nom de l'ancêtre auquel on ajoute le suffixe « -*āb* » (les « enfants de », ou les « fils de »). Ainsi, le sheikh Ḥamīd est fondateur du

¹ Les Bišarīn eux sont en diglossie : ils parlent arabe, mais d'abord leur langue beja, que les 'Abābda appellent *bežawiyya*.

segment supérieur des 'Abābda de Khōr Abū Šubeīra, la *qabīla* des Ḥamīdāb, donc. Lui-même a eu différents fils fondateurs de segments inférieurs dont 'Abd Dīn fondateur de la *beyt* 'Abdēnāb, majoritaire dans le village (ils sont aussi présents dans d'autres espaces de la vallée du Nil, surtout près d'Assouan). L'autre *beyt* importante du village est la *beyt* Ḥamīdāb (sous-segment elle aussi de la *qabīla* des Ḥamīdāb), mais on compte aussi les Šafa'āb, Faražāb et les Umm Ranāb. Un arbre généalogique complet m'a été donné oralement des 'Abābda², connectant le prophète Ismaël (ancêtre mythique des Arabes) à leur système segmentaire contemporain. Lorsque les uns et les autres discutent de généalogie et remontent la leur, ils vont qualifier leur premier ancêtre comme « *al-axīr* », « le dernier » en fait. Ils remontent la généalogie comme on remonte vers le « haut » (*fawq*) le wādī.

Les intermariages entre *beyt* ne posent pas de problème, mais se marier à l'extérieur de la *qabīla* n'est pas encouragé, et l'argument avancé est financier (la *šabka* — parure offerte à la mariée — est moins élevée quand on reste dans la tribu). Bien sûr, on appartient toujours à sa *beyt*, même une femme qui se marie : son allégeance est toujours à son mari, certes, mais d'abord à sa *beyt* de naissance (celle de son père), comme chez les Arabes bédouins (voir par exemple les belles explications de Lila Abu Lughod, 1985). Les enfants sont toujours attachés à la *beyt* de leur père.

Cela dit, la question identitaire est plus complexe, car les 'Abābda se pensent différents des autres Bédouins du Nord au Sināī (en termes de mariages, de nourritures, de mœurs...) et plus encore des Ša'īdā (les paysans de la Haute-Égypte) et des autres « Égyptiens » au nombre desquels *de facto* ils ne s'incluent pas tout à fait ; par contre, ils se sentent le plus proche des Bišarīn et se reconnaissent des mœurs (*taqālīd*) communes (passées au

² Cet arbre est en cours d'interprétation.

moins, mais présentes aussi, notamment culinaire, comme le pain de *gabūriyya*, vestimentaires, comme le pantalon *boyža*) : par exemple, en demandant à l'un d'eux de m'interpréter une figure humaine gravée à grosse tête, il me suggère que ce puisse être un homme avec une *darwa*, la coiffure caractéristique des 'Abābda et des

Bišārīn d'après la littérature (voir la figure 1) et me confirme que ce sont les 'Abābda et Bišārīn qui avaient ces coiffures avec le *kulal* (sorte de peigne) fiché dans la chevelure (symbolisé par mon interlocuteurs par trois doigts à droite dans la tête). Il existerait encore des Bišārīn avec la *darwa* aujourd'hui.

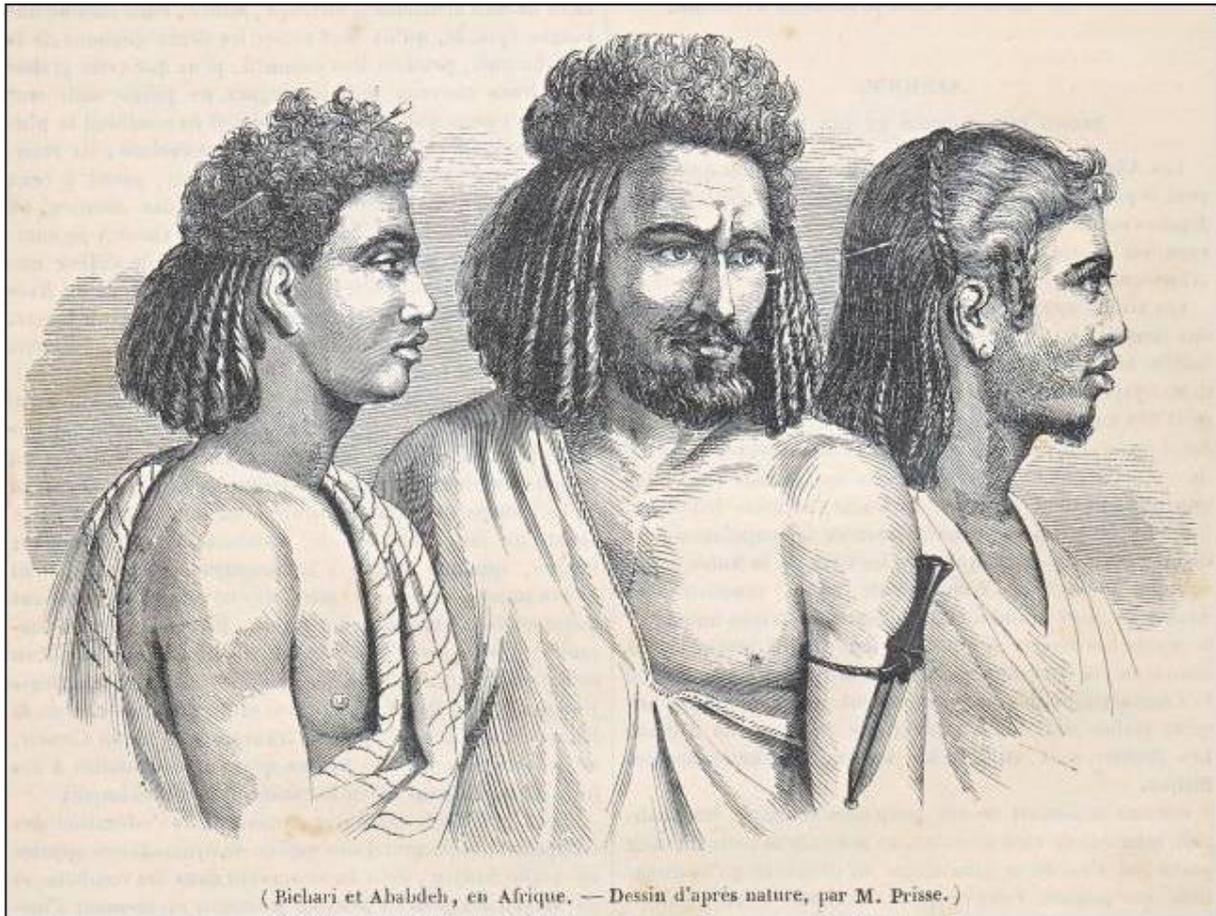


Figure 1 : Bichari et Ababdeh, en Afrique. Dessin d'après nature, par M. Prisse

SPATIALITÉS :

Les 'Abābda de Khōr Abū Šubeīra sont sédentaires, mais ne le revendiquent pas : ils demeurent idéalement à se projeter dans l'espace désertique (désert Oriental), dans le mouvement possible. Régulièrement et de façons diverses, les discours opposent le village au désert. Concrètement, leur village est Khōr Abū Šubeīra, empruntent son nom bien sûr au wādī Abū Šubeīra. Il en

marque en fait l'embouchure sur le Nil. Néanmoins, les 'Abābda désignent la vallée du Nil toute proche comme un ailleurs, qu'ils fréquentent, mais un ailleurs tout de même. Leur wādī est perpendiculaire à la vallée du Nil, leur monde commence au village et s'enfonce idéalement dans le désert Oriental, vers l'est, tandis que le monde de la Vallée, orientée nord-sud, commence avec la route (dite *al-šāra* ' la rue ou la route, la seule), après la voie ferrée qui longe cette rive du Nil. Poser l'historicité du village est cependant inté-

ressante : « Houlà ! mon père est né ici, donc, cela fait longtemps qu'on est ici ! » J'ai reçu un tas de réponses similaires qui appellent deux commentaires. D'abord que tout le monde considère que le groupe est installé « ici », au village, depuis longtemps. Ensuite, que ce « longtemps » n'est jamais daté et qu'un faible nombre d'années suffit à entrer dans cette catégorie du « longtemps ».

A priori, les 'Abābda sont sédentarisés sur le site depuis seulement moins d'une cinquantaine d'années. C'est ce que laisse penser des vues aériennes prises à différentes époques (voir figure 2). Plusieurs récits locaux associent cette installation ici à la construction du Haut Barrage d'Assouan (en 1960 la construction commence, en 1964 une première étape est terminée, le réservoir commence à se remplir, et en 1970 le barrage est terminé).

Le wādī : « ici, c'est chez nous, j'ai toujours vécu ici, je connais l'endroit ». Le wādī Abū Ṣubeīra appartient aux 'Abābda, « *henā, betā'nā* » (ici, c'est à nous), appartient à tous les 'Abābda, depuis les *agdād* (les ancêtres).³ Le site du village lui-même est 'abbādī. Ont un droit sur ce wādī les *beyt* (« maisons » lignagères) de Khōr Abū Ṣubeīra : ils se servent en bois, en pâturage. D'autres wādī appartiennent à d'autres et se servir dedans peut engendrer des conflits jusqu'à réunir un conseil (*majlis*) qui statuera sur une réparation en argent du dommage. Le wādī demeure un potentiel lieu de pâturage (*mara'ā*) : « si on n'a pas de travail, et qu'il y a de l'eau [que des pluies sont tombées] dans le wādī, on y emmène le *behīm* pour trois mois et on rentre ensuite les vendre. »

Les wādī sont aussi clairement perçus comme des espaces de mobilités, ils for-

³ Comment conjuguer cela avec le territoire national ? Les mines de fer par exemple échappent à leur contrôle parce que... c'est la volonté du gouvernement. « Le wādī est à nous, mais il y a au-dessus (*fawq*) le gouvernement (*al-ḥokūma*). »

ment un réseau qui permet de passer de la vallée du Nil à la mer Rouge (les rives de la mer Rouge à ces latitudes sont historiquement des espaces occupés, notamment, par les 'Abābda). Cet espace de mobilité est un espace stratégique. Un 'Abbādī lors de l'enquête de terrain s'est remémoré cela au moment lire une inscription d'un nom en arabe dans la roche. Elle mentionnait la date de 1955 (voir figure 3). Il l'a attribué à des membres des *ḥudūd*, les (gardes) frontières, installés là. L'idée est que ce wādī n'est pas un cul-de-sac, mais un lieu de passage entre le Nil et la mer Rouge, mais aussi depuis la mer Rouge (et donc également de contrées plus méridionales) vers le Nil : c'est dans ce sens qu'aurait beaucoup opéré la contrebande (*tahrīb*), pratiquée par eux, 'Abābda et Bišārīn, entre le Soudan et l'Égypte. Un des produits de contrebande était le dromadaire, la *nāga* (femelle du dromadaire), et spécialement la femelle de race. Il aurait été interdit de vendre en Égypte les femelles de certaines races (*ḡahanī* par exemple), pour conserver l'exclusivité de la production (et cette interdiction aurait été levée récemment). Les autres « produits » de contrebande auraient été l'opium, le cannabis et les esclaves.

De façon générale, la référence au Soudan, vers le sud, revient souvent chez les 'Abābda et elle est toujours positive. La musique écoutée vient du Soudan, les couteaux que l'on utilise (*jāmbawī* et *darā'wī*) ont souvent été forgés là-bas, certains commercent toujours avec le Soudan, etc.



Figure 2 : Évolution de l'embouchure du wādī Abū Ṣubeira (1965-2014). L'image de 1965 est une image satellite Corona, les autres tirées de Google Earth (respectivement, NASA, DigitaleGlobe, CNES/Astrium), montage Vincent Battesti, inspiré de Per Storemyr, <http://goo.gl/WQIUtf>

Le wādī et peut-être plus généralement le désert Oriental sont aussi l'espace des trésors, *kunūz*. La région est sensée regorger de trésors, de l'or en particulier⁴, enfouis ou cachés par des personnes (indéterminées) du passé. Cela ne fait pas discussion. Ce qui se discute entre gens de la région⁵ est de savoir si ces trésors sont protégés par des djinns (*žin*), et alors comment ces derniers se manifestent (manifestations lumineuses, sonores, etc.), et s'il existe des indices ou plutôt des signes permettant de localiser ces trésors enfouis. Une des opinions les plus répandues est que les gravures surtout celles dites *fara 'wniyya* (pharaoniques) peuvent être des signes, certes indéchiffrables, mais réels de la présence d'un trésor enfoui tout près. On trouve ça et là aujourd'hui dans le wādī Abū Šubeīra des excavations récentes, parfois profondes, témoignages des chercheurs de trésors. Finalement, cela leur rend les gravures plus extérieures, plus étrangères encore à leur société contemporaine.

Présent au village, ou ses environs, un 'Abbādī va toujours évoquer l'amont du wādī par le terme *fawq*, « au-dessus, en haut » (ce qu'évoque aussi le terme « amont » en français). Ce spatonyme tient compte finalement de l'inclinaison de cette vallée qui trouve son embouchure vers le Nil. Mais *fawq* finit par désigner l'ensemble des espaces désertiques éloignés du village. Au contraire, si on se situe avant la fin du wādī, on sera « *jwā* », à l'intérieur. Le wādī lui-même ne semble pas posséder beaucoup d'ethnotoponymes (mais des *landmarks*, si : groupes d'acacias, tombeau du sheikh Našr Allah qu'on appelle al-Fagīr, etc.), sinon des noms d'autres wādī ou de leurs branches (*fara* ' , comme le Umm al-'Oš sur le wādī Abū Šubeīra) ou leur affluents (comme le xōr al-'aqba sur wādī Abū Šubeīra, près du

village) : c'est à petite échelle qu'il faut s'intéresser aux toponymies, à l'échelle des wādī qui s'interconnectent, qui permettent la circulation dans le désert Oriental. Leurs carrefours importants aussi, comme la fin du wādī Abū Šubeīra qui prend la forme d'un vaste cirque nommé al-Lawī, du nom du wādī al-Lawī qui là permet d'un côté d'aller à Tūškā d'un côté et de l'autre vers le Soudan (par la mer Rouge). Là, un troisième wādī, al-'Awerša, permet de se rendre à la mer Rouge. Ils utilisent aussi les orientations cardinales : nord (*baħrī*) sud (*qiblī*), est (*šarq*) et ouest (*yarb*) — les mêmes que ceux qu'utilisent d'ailleurs les Nubiens de la région.

ÉCOLOGIE :

Le village est directement à l'entrée du wādī. Autour et directement en contact, la zone cultivée. On distingue en fait deux types de cultures : majoritairement de grandes parcelles (surtout de fourrages pour alimenter leurs animaux domestiques), et par ailleurs des zones de palmeraie plus denses consacrées à une phœniciculture presque alors exclusive. Les animaux domestiques, y compris les dromadaires, sont conservés dans l'enclos qui jouxte habituellement la maison, mais peuvent être en pâture contrôlées dans les zones cultivées le jour.

Au-delà du front cultivé, c'est le wādī, désertique, essentiellement fréquenté par les camions des mines. Deux types de mines : les plus proches sont des mines d'argile blanche fine, en très profondes galeries qui s'enfoncent dans le plateau. Les 'Abābda y travaillent parfois, mais apparemment pas du tout dans l'autre type de mine (*a priori*, une seule société : Oxyde) à ciel ouvert de minerai de fer. Les mines de fer vont explorer plus profond dans le wādī, de façon légale ou non.

⁴ De l'argent aussi, et concernant l'or, ce peut-être sous forme paillettes (*tibr*) ou de pépites (*xamr*).

⁵ Cela dépasse de beaucoup le groupe des 'Abābda de Khōr Abū Šubeīra.



Figure 3 : Gravures récentes en écriture arabe datée de 1955, Wādī Abū Ṣubeīra, 11 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

En cas de pluie, même si elles se limitent à l'amont du wādī, les 'Abābda iront faire paître leurs animaux (dromadaires et *behīm*, c'est-à-dire chèvres et moutons). Les occasions de pluie sont rares dans la région, mais la géographie des lieux (le plateau désertique gréseux du désert Oriental est creusé d'un réseau d'oueds) fait qu'une rivière en crue peut se créer rapidement : le *sēhl*. La crue est normalement arrêtée juste en amont des cultures et des habitations de Khōr Abū Ṣubeīra par un barrage (*sed*) construit apparemment par l'État. Rare, la crue peut néanmoins être assez violente pour emporter des maisons, comme c'est arrivé à la dernière crue. Il n'y a pas eu de *sēhl* depuis quatre ans (en 2015, ou depuis cinq ou six ans selon d'autres informateurs), sa fréquence serait habituellement de deux ou trois ans, et le plus fréquemment de novembre à janvier. Néanmoins, on ne la craint pas tout à fait, on « l'attend » même, pour créer des pâturages en amont dans le wādī. D'ailleurs, plus « haut » dans le wādī on sait que se remplissent alors des réservoirs (*xazen*) d'eau. Ces réservoirs naturels d'eau sont

soit des trous naturels dans le rocher de la montagne (on les appelle alors *gelt*) ou des réserves sous le sable du wādī (on les appelle *magal*) qui peuvent conserver l'eau de la crue quatre ou cinq mois. On peut prévoir quand la crue va arriver, car il pleut habituellement ici aussi, le *sēhl* arrive un jour après. On peut laisser les bêtes (dromadaires) tout l'hiver (trois ou quatre mois) en pâturage le cas échéant dans la « montagne » (*žebel*), c'est-à-dire l'amont du wādī, mais l'été il faut aller les abreuver (au puits et puiser de l'eau, donc) toutes les deux semaines. Cette une activité genrée, seuls les hommes peuvent s'y rendre, à condition que leurs activités habituelles le leur permettent (un fonctionnaire ne le peut, par exemple). Il n'est pas certain que cela concerne beaucoup de monde en réalité. Les vieux 'Abābda en tout cas évoquent avec nostalgie cette époque, loin du village, le travail avec les bêtes, une appréciation de la solitude, dans le désert, de sa vacuité positive (*xāl*).

À ces occasions de pâture, ou bien plus fréquemment à l'occasion de sorties/ pro-

menades dans le wādī (pour un pique-nique par exemple, entre amis masculins, une *rihla*⁶ ; ou bien la visite, plus occasionnelle encore, rendue à un saint enterré plus « haut » : une *ziyāra*), les hommes en profiteront pour couper quelques branches longues et droites de *salam*, en particulier pour en faire des cannes ou bâtons de bergers (*aṣāya*), attributs forts de l'homme *'abbādī*. Les deux acacias présents et distingués par les 'Abābda dans le wādī sont le *seyāl* (*Acacia tortilis* (Forssk) Hayne ? à préciser⁷ - figure 4) et le *salam* (*Acacia ehrenbergiana* Hayne). Le classique *sūnt* (*Acacia nilotica* (L.) Delile, le gommier rouge) est connu, mais « il ne se trouve que *fil belād* » (au village, sur le Nil)⁸. Le *seyāl* est un arbre du désert, il vit de la pluie, même s'il pleut peu. Le *salam* est plus buissonnant que le *seyāl*.

⁶ Ici, le terme *rihla* ne semble pouvoir s'appliquer qu'aux sorties et pique-niques réguliers dans le wādī. Ils ne se font pas dans les zones cultivées ou sur le Nil par exemple. Ces occasions de sorties au désert entre amis sont très appréciées, on se détend, on redécouvre à pied des sections du wādī, on discute, une recherche de bien-être, l'éloignement des affaires du village rend philosophe : « on n'y pense plus, on ne pense qu'à aujourd'hui, qu'à l'instant présent », il est possible de faire ce qu'on appelle là un *salāt* : sacrifier un chevreau (*jeddī*) par exemple. Une partie est rapportée à la maison pour la famille, mais l'autre est bien sûr cuisinée sur place, notamment avec une technique originale de cuisson sur pierres chaudes : dans un trou ménagé dans le sol, des pierres soigneusement choisies (d'un type dit *zalaṭ*, des galets et des grès plutôt silicifiés) sont posées bien à plats et de la façon la plus couvrante possible sur du petit bois mis à feu ; la viande n'y est déposée que lorsque les pierres ont été suffisamment chauffées.

⁷ Contrairement à ce que ce nom pourrait laisser supposer, il ne s'agirait pas du *Acacia seyal* Delile, mais probablement davantage du *Acacia tortilis* (Forssk) Hayne.

⁸ On infuse ses gousses sèches dans l'eau d'une *gerba*, ce qui la rend amère, pour soigner des maux de ventre.

On distingue bien sûr différentes qualités de *gaṣ* (herbes à pâturer) dans le wādī : par exemple le *garmal* (qui contient beaucoup d'eau), le *tāwil* et le *'oṣb* (qui font une herbe nourrissante), la *bāsīlā* (qui ressemble en effet au petit-pois, épineuse mangée par les dromadaires), etc.

Une partie des savoirs locaux sur le wādī s'exprime dans le vocabulaire géomorphologique ou pédologique. Par exemple, on désigne le haut des plateaux (rocheux, des grès silicifié) comme *kowal* pl. *kūla* ; le fond du wādī (sablonneux) par *wādī* ; dans son lit, les terrasses les plus basses de dépôts alluvionnaires comme *sarīr* (qui signifie aussi « lit ») ; et les terrasses de dépôts de gros galets (« là où l'eau [des crues] ne va jamais ») par-dessus la couche précédente comme *'adwa*.

Autres plantes mentionnées du désert :

- *Calotropis procera* (Aiton) Aiton fil. [Apocynaceae] : *'awṣār*,
- *Francoeuria crispa* (Forssk.) Cass. [Asteraceae] et/ou *Salsola baryosma* (Schult.) [Chenopodiaceae] (à éclaircir) : *xērit*, xérophyte légèrement ligneuse qui sert de bois de feu pour le café (peu mangée par les dromadaires),
- *Alhagi graecorum* Boiss. [Fabaceae] : *'agūl*, l'alhagi des Maures (épineux consommé par les dromadaires et les chèvres, employé aussi dans la pharmacopée locale en décoction pour « nettoyer le ventre »),
- *Orobancha sp.* (*O. cernua* L. in Loefling ?) [Orobanchaceae] : *halūk*, orobanche (se trouve aussi dans les cultures),
- *Tamarix sp.* (*T. nilotica* (Ehrenb.) Bunge ?) [Tamaricaceae] : *ṭarfa* ', le tamaris (mangé par les dromadaires).



Figure 4 : Un acacia *seyāl* (*Acacia tortilis* (Forssk) Hayne ?) dans le wādī Abū Ṣubeīra, 21 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

Autres animaux mentionnés :

- chèvre sauvage sur gravure : *badān* ? (n'existe plus aujourd'hui).
- *Capra nubiana* F. Cuvier : *tīs*, bouquetin de Nubie (repéré sur des gravures rupestres).
- *Panthera pardus nimr* Hemprich & Ehrenberg : *nimr*, le léopard d'Égypte, récemment disparu, mangeur de bétail,
- autruche sur gravure : *na'āma* (auraient disparu, ainsi que le reste de la faune africaine, de la région depuis Nagada 1, c'est-à-dire 3500-3700 AEC),
- lézard dans le wādī : *bors al-žebel*,
- sp. Passereau (ici, probablement *Phoenicurus phoenicurus*) : *zarzūr*,
- *Vulpes vulpes* L. : *abū al-ḥasīn*, le renard roux,

AGRICULTURE

Les 'Abābda ne donnent l'impression ni d'une fine maîtrise de l'agriculture, ni d'une ambition de s'y perfectionner outre

mesure : « on ne fait ça que pour nourrir les animaux ». De fait, la culture de fourrage domine : luzerne (*Medicago sativa* L.) dite *bersīm ḥežazī* et trèfle d'Alexandrie (*Trifolium alexandrinum* L.) dit *bersīm baladī*⁹, mais aussi orge en vert (*še'īr*), etc. On récolte aussi les herbacées spontanées pour le fourrage (*qaš*) dont le peu apprécié roseau commun (*Phragmites australis* (Cav.) Trin. ex Steud.) appelé *yab*.

Les céréales de consommation humaine sont classiquement le blé (*gamaḥ*), l'orge (*še'īr*) et le maïs (*dora*). Au mois de février, on comptait par exemple comme cultures potagères l'ail (*tūm*), l'oignon (*baṣal*), le persil (*bagdūnes*), la roquette (*žeržīr*), l'épinard (*sabānax*), la fève (*fūl*), le gombo (*bāmiyya*), etc.

⁹ La luzerne est préférée au trèfle (pérenne, plus nourrissante, contient moins d'eau et meilleur fourrage sec, le *tebn*), mais les rotations rapides des cultures (cultures d'hiver et d'été) favorisent l'emploi du trèfle qui s'y prête mieux.



Figure 5 : Terres cultivées de Khōr Abū Ṣubeīra, 25 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

Les cultures sont organisées en propriétés contiguës nommées *zarā'a* (agriculture/cultures¹⁰) constituées en longues et grandes planches irriguées (*ḥōḍ* pl. *aḥwāḍ*) de quelques *qīrāt*¹¹, séparées par des ados (*jeser* pl. *jusūr*), et abreuvées par des canaux d'irrigation (eux les disent *lomma* et les Ṣa'īdā les appellent *jedwal*). Une ligne de plusieurs planches se dit *šegga*. Entre les planches et le *lomma*, il faut des systèmes élévatoires dans les terres plus élevées que le niveau de l'eau : dans une partie de l'espace agricole du village est employée soit la *mākāna* (pompe à essence ou électrique), soit la *sāqiyya* (tympan ou roue à écopes) mue par une vache ou à défaut un âne.

Le canal principal qui amène l'eau depuis le Nil est le *mašrū'* (le « projet »). Le drain collecteur, profond et au lit cimenté, est le *tora'*.

Ils cultivent aussi des arbres fruitiers, surtout différentes variétés de manguiers

(*Mangifera indica* L.), des citrus, etc. en plus des palmiers dattiers (*Phoenix dactylifera* L.). Ces dattiers sont ou bien quelques-uns dispersés dans les planches de cultures ou bien pour la plupart regroupés dans une zone de palmeraie avec peu ou prou de cultures sous-jacentes. Cela permet de laisser paître chèvres et moutons en-dessous (figure 6) ou de les laisser se nourrir des dattes immatures (*defeq*) ou des dattes parthénocarpiques (*sīs*, ou parfois *xašāb*) tombées au sol (pas de dattes pour les dromadaires). On distingue à Khōr Abū Ṣubeīra plusieurs variétés de palmiers dattiers (à confirmer/compléter) : *ḥaṣa* (local), *sokūdī* (dattes sèche de la région), *bartamōdī* (*idem* aux dattes jaunes), *malkābī* (aux dattes rouges), *gindella* (aux dattes jaunes), *šāmī* (*idem*), *umm al-'aqabī*, *'ayanāt*, *'ajwa* (dattes molles), *ḥasāyya*, etc.

¹⁰ Ils n'utilisent pas le terme *xeyt* (champ) « comme les Ṣa'āda ».

¹¹ Une unité de mesure : un vingt-quatrième de feddan (le feddan correspond à 0,42 hectare).



Figure 6 : Troupeau de moutons et chèvres en pâture dans une zone de palmeraie (aux palmiers peu nettoyés, par ailleurs), Khōr Abū Ṣubeīra, 23 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

La conduite des palmiers ainsi que les pratiques et les discours tenus sur la phœniciculture laissent penser que les connaissances des ‘Abābda Khōr Abū Ṣubeīra sur le palmier (en tant qu’activité agricole) sont relativement faibles (et évidemment sans commune mesure avec celles d’oasiens de Siwa par exemple, mais aussi même d’agriculteurs nubien de Gharb Aswān, par exemple, à quelques kilomètres de là). Les cultures au sol sont menées par le propriétaire ou par un locataire (*mustāẓer*), mais ils ne font pas eux-mêmes l’essentielle pollinisation (*talqīha*) des dattiers au printemps (ils payent à la tâche un ouvrier extérieur au village pour cela) ou la récolte (ils vendent sur pied). J’ai pu observer également des tentatives de reproduction du dattier par semis, une pratique rare et isolée en phœniciculture, car la méthode unique de reproduction (intentionnelle) du dattier par les phœniculteurs dans tout le Sahara est la reproduction végétative par rejet (ce qui permet de s’assurer de la qualité et du sexe du dattier). L’explication : d’une part des agriculteurs locaux avancent que le palmier issu de

graine « monte » beaucoup plus rapidement que rejet transplanté ; d’autre part les ‘Abābda ne connaissent pas assez les palmiers dattiers pour en reconnaître sur pied la variété¹², encore moins quand c’est un rejet (*fasīla*) ; s’étant déjà fait avoir par un *fellāh* peu scrupuleux (qui lui a vendu un rejet qui se révéla ne pas être celui attendu ou pire un mâle), un agriculteur du village préfère tenter le semis : avec un peu de chance, il y aura parmi les femelles un pied qui donnera de bonnes dattes. En fait, la catégorisation locale veut qu’une graine de palmier dattier (*nāwa*) donnera trois possibilités de palmier : un *dokar* (mâle) ou un ‘*ajwa* (femelle aux dattes molles) ou un *ḥaṣa* (femelle locale) qu’on subdivise en

¹² Ils considèrent que ce n’est d’ailleurs pas possible, leurs parties végétatives se ressembleraient trop. Dans l’oasis de Siwa, par exemple, au contraire, il est tellement évident pour les Isiwān de reconnaître les différents cultivars de dattiers qu’ils utilisent peu le terme générique de « palmier dattier » pour en parler : ils les désignent les dattiers directement par leur nom de variété/cultivar (voir Battesti, 2013).

deux types (*nuwa'*) possibles, *aṣfar* (dattes jaunes) et *aḥmar* (dattes rouges).

Cela dit, le village est proche d'un autre, Qariyya al-Ḥejāzī ou Dār al-Na'īm (habité par quelques 'Abābda, mais surtout des Ṣa'āda, paysans de la vallée du Nil, en Haute-Égypte) avec lequel il partage la même zone de terres irriguées (on ne distingue pas de frontière ou de répartition tranchée entre les terres des deux villages), et les connaissances s'échangent. Des agriculteurs d'en face viennent aider (en fait même diriger les opérations) pour les tâches délicates comme la séparation d'un rejet de dattier de son pied mère (ici, la plupart des palmiers poussent en bouquet, les rejets n'ayant pas été ôtés).

Par ailleurs, les discours à l'égard de l'activité agricole sont peu valorisants : on

manifeste même parfois du mépris pour le travail du sol : ce qui est beau, c'est le désert. On présente alors son activité agricole comme un loisir, ou d'autres « tous ici sommes employés à un travail, quelque part, l'agriculture vient en plus ». Les Ṣa'āda d'en face, « eux, c'est leur métier. Nous, notre différence, est que nous sommes plus “bétails” » et conséquemment plus de fourrage dans les planches de culture.

Il existe aussi quelques jardins, le *janīna* (terme consacré en Égypte), terme qui désigne ici le jardin fermé et clôturé d'un mur de pierre, avec des arbres fruitiers (sans maraîchage, qui lui est conduit dans la *zarā'a*).



Figure 7 : Terres cultivées de Khōr Abū Ṣubeīra (avec le village de Dār al-Na'īm en face), 25 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

Pour le versant élevage, le plus honorable, mais sans doute finalement le moins utile aujourd'hui est le celui du dromadaire, animal de prestige. La vache est présente dans l'élevage aussi (mais pas le buffle, fréquent ailleurs), ainsi que mouton, chèvre et volaille, et l'âne évidemment

(même si les triporteurs deviennent fréquents), mais pas de mule ou mulet. Tous ces animaux partagent un même enclos (mais généralement subdivisé), la *zerība*. Ils sont la plupart du temps plutôt en situation d'animaux proprement domestiques (proche de l'unité d'habitation) et en stabu-

lation libre dans la *zerība* (figure 8). Les troupeaux de *behīm* (chèvres et moutons) sont parfois menés à paître directement dans les parcelles ou sous les palmiers. Ce peut être aussi le cas des vaches et des dromadaires. Ces herbivores sont nourris des fourrages cultivés à leur intention, auxquels s'ajoutent des coupes d'herbacées spontanées ou des restes de cultures (comme les épis nus de maïs qu'on appelle

gendūl/quendūl). Tous sont des animaux de boucherie, sauf l'âne (on se déplace souvent à dos d'âne, bête ou non — le bât : *awiyya*) et le chien (de bergerie). La vache produit aussi du lait, mais en faible quantité (3 à 4 kg par jour), mais suffisamment pour les besoins familiaux. Bien sûr, les planches de cultures sont amendées par le fumier produit par cet élevage.



Figure 8 : Moutons, en stabulation dans une partie de la *zerība*, nourris à la luzerne, Khōr Abū Şubeīra, 25 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

TEMPORALITÉS :

Le rapport des 'Abābda à ce qui fait traces archéologiques pour les archéologues (gravures, tessons de poterie, restes d'abri) ne peut être compris par ces archéologues que dans la mesure où ceux-là comprendront le rapport au temps et à la chronologie des 'Abābda. Les archéologues sont des professionnels du temps, les 'Abābda en ont forcément une acception différente.

Ce qui est vieux est dit *fara 'wnī* (pharaonique) ou bien *rūmānī* (romain). Il faut comprendre ces termes non pas comme des jalons d'une chronologie précise ou même

datée, mais dans une acception d'« antique ». Pour comprendre cela, on peut penser à l'usage qui est fait en français (ou en anglais) du terme « traditionnel » (ou de « *traditional* ») : c'est ce qui n'est pas daté ou pas pensé digne d'être daté (car un statut atemporel est suffisant à les penser). Cependant, la profondeur de temps appréhendée par les 'Abābda (quand c'est un temps qui se pense avec une flèche du temps) est particulièrement courte : est vieux ou très ancien tout ce qui dépasse sa propre existence. Au-delà de cette limite tout tend à être ramassé.

LES GRAVURES RUPESTRES POUR LES 'ABĀBDA :

LES GRAVURES DÉJÀ-LÀ

De façon générale, l'attitude des 'Abābda vis-à-vis des traces archéologiques est une attitude non experte. Par contre, ils les localisent, savent où elles sont, voire ces traces leur servent de *landmarks* (repères spatiaux). Du moins pour celles qui se trouvent dans les zones qu'ils parcourent habituellement (ils ne sont jamais partis en trouver de nouvelles) : de fait, ils ne connaissent que les traces en fond de wādī susceptibles d'être vues quand on laisse paître ses bêtes en pâturage (pas celles sur les plateaux ou les flancs moins accessibles). Cette attitude non experte ne diminue par leur intérêt pour ces traces, quelles qu'elles soient — pour leur qualité de *landmarks*, mais aussi de possibles repères de trésors enterrés (voir la partie « Spatialités ») —, et pourrait se rapprocher de celle des amateurs de curiosités naturelles. En effet, Ils porteront le même intérêt pour les choses « extra-ordinaires », que ce soit une gravure, ou bien un rocher à la forme évocatrice, ou bien des roches aux colorations arc-en-ciel, etc. De la même manière, on pensera d'abord en curiosités lithiques plutôt qu'en artefacts lithiques.

Il existe différentes traces archéologiques relevées par les archéologues : tessons de céramique, gravures, reste d'abris, structures quelconques de pierres, artefacts lithiques, etc. Évidemment, les 'Abābda en contact avec les différentes missions d'archéologues (je pense surtout aux deux gardes Tarek et Mohammed) vont s'imprégner de nouvelles notions, renouveler leur regard sur des objets autrefois perçus ou non, mais le cas échéant différemment. Cette première expertise se répand rapidement dans un petit rayon

d'interconnaissances, en situation, c'est-à-dire surtout sur site lors de promenades.

C'est une chose de repérer une « curiosité » dans son environnement, une autre de chercher des gravures, car l'activité est différente : on va d'abord chercher à distinguer ce qui est « naturel » (*tabī'ī*) de ce qui ne l'est pas : une étrange marque ou forme à la surface de la roche à cet emplacement a-t-elle été créée intentionnellement ? Si oui, si c'est bien l'indice d'une intentionnalité, quel est le signe ? Il n'est pas toujours clair (*muš wāḍah*) ou bien pas ou plus (re)connu (*muš ma'arūf*).

L'ancienneté des traces est toujours un peu confuse : les tessons de céramique ou poterie sont soit *rūmānī* et donc anciennes, soit *jedīd* (récentes). Mais de façon très générale, tout ce qui est perçu comme antique (et les gravures rupestres notamment) est dit *fara'wnī* (pharaonique). On s'accorde au moins à dire (voir plus bas) en tout cas que les dessins (*rusūm*) sur les rochers (*ḥajar*) sont le fait des gens qui vivaient-là avant et qui dessinaient les animaux alors présents. Mais les gravures ne sont pas un vrai sujet de discussion (ni elles ne fascinent, ni elles ne sont craintes) ; elles ne font pas non plus partie de leur *turāth*, leur patrimoine. Ces gravures qui ont toujours été là deviennent parfois sujets de discussion et parce que ces Européens s'y intéressent : les gardes en contact avec le projet archéologique sont surtout questionnés sur « comment reconnaître quelles gravures sont vieilles et lesquelles sont neuves ». Cet intérêt n'est pas unanime et certains anciens questionnent : « *untu fāḍiyyin*, vous n'avez rien d'autre à faire ?! » Le sujet en tout cas est très dépassionné. Cela n'empêche pas un certain sens de la propriété collective : puisque le wādī *betā'nā* (est à nous, 'Abābda), alors les gravures qui s'y trouvent aussi.



Figure 9 : Exemple de signes graphiques gravés dans le wādī incompréhensibles aux ‘Abābda, le 11 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

GRAVER LA ROCHE

En tous cas, je n’ai (pour l’instant ?) rencontré personne qui sache graver des dessins sur la pierre, ni qui l’ait tenté. Gravé son nom (en arabe) est envisageable, mais n’est considéré ni difficile ni être la même activité que la gravure de dessins. Écrire (*yekṭeb*) n’est pas dessiner (*yerseṣ*). On retrouve gravée dans la roche de nombreux noms en arabe¹³ qui semblent être connus de mes interlocuteurs (sauf à imaginer que plusieurs personnes ont pu avoir le même nom) et ils sont d’ici (‘Abābda). On peut graver son nom (j’ai été témoin de deux noms se faire graver, celui d’un ‘Abbādī et celui un inspecteur des Antiquités), par ce que le site plaît, par ce qu’on s’y est arrêté et qu’on témoigne de son passage, parce que les gravures à proximité plaisent (les gravures attirent les gravures). Mais « écrire c’est facile, dessiner, je ne sais pas sur la roche ». Gravure se dit, semble-t-il, de façon propre ou savante en arabe *naqš*

¹³ Parfois ces noms en arabe sont accompagnés de dates, surtout du XX^e siècle, et de la fonction (surtout des « patrouilles », *dawriyya*, ou « garde-côtes », *dawriyya sawāhil* [sic]).

pl. nuqūš, mais dans le wādī ou au village mes interlocuteurs utilisent préférentiellement entre eux (presque toujours me semble-t-il, quoique quelques *nuqūš* peuvent apparaître) le mot *rasm* pl. *rusūm* (dessin).

LES MARQUAGES DES ANIMAUX (DROMADAIRES) :

Une piste envisageable et envisagée par les ‘Abābda pour donner du sens à certaines gravures qui leur sont incompréhensibles (par exemple figure 9) est de les renvoyer à des *wašm*, des marques de troupeaux (par exemple, c’est le cas des marques de la figure 10). Il en existe de nombreuses et toutes ne leurs sont pas connues (ou bien ils peuvent en reconnaître certain sans savoir à qui elles se rapportent). Pour eux, aujourd’hui les *wašm* ne s’utilisent que sur l’animal, mais ils imaginent que les ‘Abābda du passé ont dû ou pu en graver sur la roche.



Figure 10 : Gravures interprétées comme des *wasm* par des 'Abābda. Wādī Abū Šubeira, le 10 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

Lorsque l'on parle de *wasm* chez les 'Abābda, cela renvoie d'abord aux dromadaires, très mobiles et de grande longévité, mais on peut aussi marquer le *behīm*, c'est-à-dire chèvres et moutons, au fer ou au couteau, mais seulement s'il ne reste pas au *rīf* (la « campagne », ici le village et son espace agricole) et sont emmenés souvent au *žebel* (la « montagne », le désert donc)¹⁴. « Dans le *žebel*, tu as besoin de les reconnaître, s'ils s'éparpillent. » Ces marques sont souvent simples et assez géométriques, marquées au fer rouge sur les animaux (voir la figure 12 avec un *wasm* propre aux 'Abābda). Les dromadaires pouvant passer entre plusieurs mains, on peut lire sur leur peau la succession de leurs propriétaires (voir la figure 13 avec un marquage propre aux 'Abābda et un second en dessous propre aux Bišarīn).

¹⁴ De fait, le cheptel ovin ou caprin a une longévité moindre et n'est pas sûr de connaître un jour le désert. Par ailleurs, aujourd'hui, avec ce genre de cheptel « tu achètes et tu revends ou tu manges ».

Pour les 'Abābda, il existerait un marquage partagé par toute la tribu (*qabīla*), soit un *wasm* par *qabīla*, mais pour d'autres informateurs, il y en aurait d'autres propres à une *beyt* (une maison, un sous-ordre segmentaire de la tribu) : par exemple, si le *wasm* appelé *aražī* est propre à la *beyt* des Šafa'āb, le *wasm* appelé *garāh* identifie la *beyt* des Umm Ranāb. Un informateur (en réunion, validé par ses pairs) m'a dessiné des *wasm* propres aux 'Abābda (voir figure 11) et leur localisation préférentielle sur l'animal (voir figure 14).

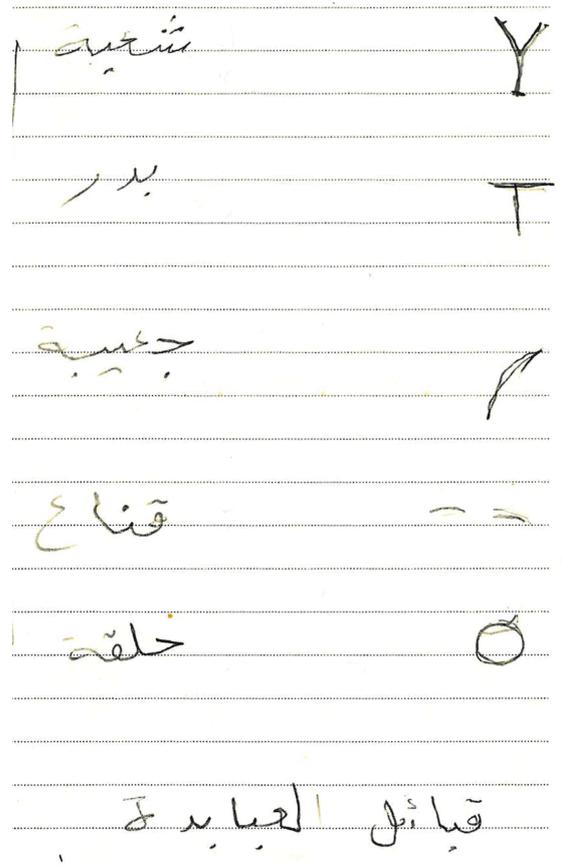


Figure 11 : Dessin par un 'Abbādī d'exemples de marquages avec leur nom, Khōr Abū Šubeira, le 13 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti



Figure 12 : Marquage propre aux 'Abābda (motif augmenté en DAO), Khōr Abū Ṣubeīra, le 14 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti



Figure 13 : Marquages propres aux 'Abābda et aux Biṣarīn (motif augmenté en DAO), Khōr Abū Ṣubeīra, le 14 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

La première figure recense cinq marquages des *qabā'il* (tribus) des 'Abābda, dans l'ordre : *ṣaḥaba* (renvoie au poteau central de la tente) sur la cuisse gauche ou droite, *badr* sur le cou, *jaḥība* sur la cuisse gauche ou droite, *qunā'* au-dessus des yeux, *ḥalaqa* (renvoie au cercle) sur la joue

droite ou gauche. Ceux qui seraient (à confirmer) propres à tous les 'Abābda seraient les *ṣaḥaba* et *jaḥība*.

Par ailleurs, les *wasm* ne sont pas les seules marques que les humains laissent sur le corps de l'animal. Il y a aussi les traitements vétérinaires et les tontes. De

longues lignes sur le corps peuvent être des scarifications thérapeutiques laissées par un fer rouge pour soigner un animal (le sang ne coule pas, ce n'est pas une saignée) — le plus souvent sur le plexus, les flancs ou le ventre de l'animal — et que les 'Abābda appellent (à confirmer) *qawī*, « fort » en arabe (voir figure 15).

Par ailleurs, les tontes peuvent dessiner des motifs sur le corps de l'animal pour le

mettre en valeur (voir figure 16, figure 17, figure 18) : probablement que ces tontes ont lieu surtout quand l'animal est proposé à la vente (au marché), mais il peut expliquer certains dessins sur des animaux gravés (on sait déjà que les scarifications sur la robe des bovidés peuvent et sont encore pratiquées dans certaines régions africaines).

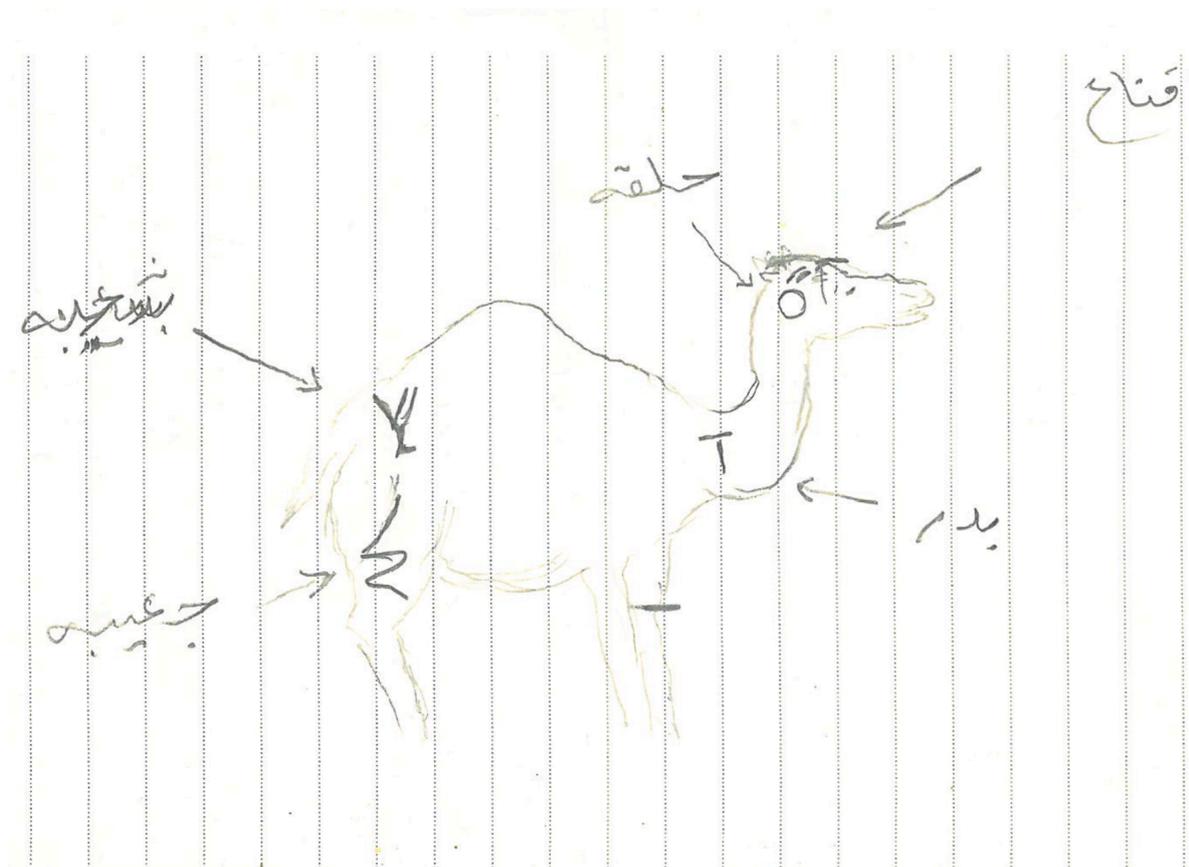


Figure 14 : Dessin par un 'Abbādī d'un dromadaire avec la localisation de ses marquages, carnet de terrain, Khōr Abū Şubeira, le 13 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti



Figure 15 : Marquage et scarification thérapeutique, marché aux dromadaires de Darāw, 22 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti



Figure 16 : Motifs de robe par tonte du dromadaire, marché aux dromadaires de Darāw, 22 fév. 2015, Crédit : Vincent Battesti



Figure 17 : Motifs de robe par tonte du dromadaire, marché aux dromadaires de Darāw, 22 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti



Figure 18 : Motifs de robe par tonte du dromadaire, marché aux dromadaires de Darāw, 22 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

HABITAT :

« Nous avons toujours habité des maisons dans lesquelles les femmes demeurent [tandis que les hommes peuvent aller aux pâturages] ». En se souvenant de la valeur ici du « toujours », nous conviendront

néanmoins que l'habitat sédentaire est aujourd'hui en tout cas bien ancré. Le village est constitué d'habitations composées de murs en pierres locales, liées par un ciment¹⁵. Les habitations sont de plain-pied.

¹⁵ Quelques familles de Bišarīn vivent dans des habitations mobiles, un type de tentes appelées

La patrilocalité semble être la règle. L'unité domestique peut s'étendre à mesure que les fils prennent femme. Cela est permis par une densité de l'habitat encore relativement lâche. Cette unité domestique (désignée par le terme *ḥōš*) comprend idéalement une cour proprement dite (*ḥōš*, au sens propre en arabe), des pièces autour et possiblement la *zerība*, l'enclos qui contient les animaux domestique d'élevage (ovin, caprin, camelin, éventuellement âne et chien¹⁶). À noter une pièce importante pour les sociabilités masculines, la *xīma* (au sens propre la « tente » en arabe)¹⁷, pièce bâtie comme le reste de la maison, mais attenante. Les hommes y reçoivent leurs amis¹⁸, et y passent de nombreuses de leurs soirées (rythmées par les tournées de café *jabana*). On trouve souvent, pas toujours, le long d'un des murs aveugles de l'unité d'habitation sur l'extérieur une sorte de longue construction en dur, la *mastaba*, qui fait office de banc dans l'espace public, les hommes peuvent s'y installer pour discuter.

kužera. Des 'Abābda affirment qu'ils avaient les mêmes auparavant et les nommaient de même. Des 'Abābda en utiliseraient toujours dans le *žebel*, la montagne (c'est-à-dire le désert Oriental). À noter : devant la tente est dessiné au sol un espace domestique intime marqué par un cercle de pierre d'une demi-douzaine de mètres de diamètre qui forment des *ḥudūd*. On retrouve ces structures dans le *wādī* et cela peut marquer d'anciens emplacements de campement.

¹⁶ Le ou les chiens vivent avec le cheptel ovin et/ou caprin, à la façon des bergers, pour les protéger des *dīb* (le loup, mais plus probablement le renard, très présent).

¹⁷ On dira ainsi « *anā fī al-xēm* » pour dire « je suis à la maison ».

¹⁸ De fait, la présence de femmes n'y est pas probable : « - La pièce est interdite aux femmes ? - Imagine qu'une femme dorme ici et qu'un homme entre : est-ce envisageable ? » De fait, on n'a pas vraiment besoin d'une invitation, quand on est un homme, pour pénétrer dans cette pièce. C'est la pièce où l'étranger peut dormir.

Le village compte une cafétéria, une école et un cimetière. À noter qu'il existe un second cimetière propre aux enfants (les emplacements, pour les deux sexes dans les deux cimetières, sont marqués de deux pierres levées).

MARQUEURS CULTURELS :

Parmi les marqueurs identitaires les plus mis en avant par les 'Abābda — et pour se distinguer particulièrement des Nubiens, mais aussi des Ša'īdā (les paysans de la Haute-Égypte) — on notera leur qualité de Bédouins et leur proximité au désert (voire même leur propriété de certaines parties du désert) et certaines institutions pratiques comme la préparation et le service du café.

C'est le café dit *jabana* et fait à la *jabana*. On retrouve cette technique dans la corne de l'Afrique. Sur un feu vif qui prépare le charbon de bois, ils font torrifier les grains de café encore verts dans un poêlon de fer (*galāya*). Le café est ensuite pilé dans un petit mortier portatif en bois (*hūn*), avec du gingembre (*ženzabīl*). Le tout est versé dans une céramique au col long et au cul rond, la *jabana* (voir figure 19), posée dans la braise dans laquelle est ajoutée l'eau portée auparavant à ébullition dans un petit récipient métallique, la *qanaqa*. Le café est versé dans de petites tasses (*fanžin*) chinoises au fond desquelles un peu de sucre a été déposé. Les tournées de café se succèdent rapidement. La *jabana* possède son propre étui de vannerie pour la protéger, la *kabōta* (fabriquée par le *ḥarīm*, les femmes de la maison).



Figure 19 : Préparation du café à la *jabana* sur le sable du wādī Abū Ṣubeīra, 21 fév. 2015. Crédit : Vincent Battesti

À SUIVRE... :

Un court mois de terrain est, pour un anthropologue/ethnologue, toujours un trop court mois sur le terrain. De nombreuses pistes de recherche demandent à être explorées.

Cette étude ethnographique localisée doit être poursuivie pour approfondir notre connaissance de cette société locale de Khōr Abū Ṣubeīra. C'est un cas d'espèce : évidemment les sociétés contemporaines étudiées par l'anthropologue ne sont jamais celles du passé. Néanmoins, leur étude peut nous aider à interpréter les traces laissées par les sociétés disparues, avec moult précautions. C'est l'objet précisément de l'ethnoarchéologie et de ses approches.

Par ailleurs, le groupe 'Abbādī du wādī Abū Ṣubeīra se considère chez lui dans cette portion du désert Oriental, et cela peut être un atout précieux dans la perspective d'une politique de développement du patrimoine vis-à-vis de l'art rupestre et des autres vestiges archéologiques qui abondent dans cet oued.

Pour des raisons proprement méthodologiques, l'anthropologue doit au moins en partie dissocier sa mission et sa présence sur le terrain de la mission des archéologues. L'an prochain (2016), ma présence doit être planifiée avant ou après la mission archéologique réelle, avec bien sûr les autorisations nécessaires pour un accès libre aux sites.

Note sur les transcriptions de l'arabe :

- x* : se prononce comme la *jota* espagnole (خ)
- š* : se prononce comme le « ch » de « chat » en français (ش)
- ž* : se prononce comme « dj » (le ج local)
- ḥ* : se prononce comme un « h » très prononcé (ح)
- y* : se prononce comme un « r » grasseyé parisien (aussi écrit *gh*) (غ)
- .* : sous une consomme, la rend emphatique (ص, ط, ق, etc.)
- ' : se prononce comme un « coup de glotte » (ء)
- ' : est une « consonne fricative pharyngale voisée », le 'ayn (ع)

Vincent Battesti, Paris, juillet 2015

WĀDĪ ABŪ ŞUBEĪRA, FEB. 2015

FIELD NOTES SUMMARY

SOCIAL ANTHROPOLOGY

VINCENT BATTESTI



WĀDĪ ABŪ ṢUBEĪRA, FEB. 2015

FIELD NOTES SUMMARY

SOCIAL ANTHROPOLOGY

VINCENT BATTESTI

Final Mission Report 2015, by **Vincent Battesti** (CNRS, Musée de l'Homme, MNHN Paris/Columbia University, New York). This is a short version of the French version.

Social anthropologist for the CNRS in the lab Eco-anthropology & Ethnobiology (UMR 7206) at the Musée de l'Homme, I joined the WAS archaeological mission leaded by Gwenola Graff (IRD) which main focus was a work on the archaeological remains inside a concession within the wādī Abū Ṣubeīra, Eastern Desert, north of Aswan (Egypt).

My one short month mission in the wādī Abū Ṣubeīra took place in two steps: roughly speaking a first half of the mission has been spent with the archaeological team and the other half alone to go deeper in my ethnographical study. The objective of this first mission in the Eastern Desert was to put on a test a collaboration between social anthropology of the present time of a population living population at the mouth of the wādī Abū Ṣubeīra and archaeology of the past in this same wādī.

The population living in the village at that mouth of wādī, near the Nile, overwhelmingly defines itself as belonging to the 'Abābda group. Those say to "welcome" in their village (Khōr Abū Ṣubeīra) few families who present themselves as Bišārīn (Bisharin).

In these pages, the term 'Abābda relates implicitly to my interlocutors during the

field survey, the 'Abābda from Khōr Abu Ṣubeīra. This is a synthetic summary of my field notes, not yet an accomplished scientific analysis.

IDENTITY:

This is the delicate point regarding the 'Abābda. Anthropologists generally contrive to accept the definitions that people give of themselves. But as soon literature evokes the 'Abābda, whether they are defined as a subgroup of the Beja — Eastern Africa indigenous population, often nomadic pastoralists (with the Bišārīn) — or whether the text underlines their recurrent claim to define themselves as Arabs and/or Bedouins (which is just the same).

The 'Abābda living in the wādī Abu Ṣubeīra also state to be Arab ('*arab*) and Bedouins (*badū*), native to the Arabian Peninsula, and from a close descent of the Prophet. They profess to be not only Arab, but '*aribā* and not *must'aribā* (Arab and not Arabized like the Ṣa'īdā). Before the creation of the dam and their *hijara* (migration) to the present place, they lived with the Nubians and also spoke their language. Today 'Abābda speak only Arabic¹. Their kinship system seems to be a very classic Arab one. The segmental organization is organized this way: the *qabīla* (tribe) includes the *beyt* (house), which

¹ The Bišārīn are in diglossia: they speak Arabic but their first and native language is the Beja, that 'Abābda call *beḏawiyya*.

includes the *‘ā’ila* (family, in the broader sense). The ‘Abābda recognize the Sheikh Ḥamīd as their ancestor, from Sudan and buried in the “mountains” near Šalātīn (the northern tip of the Ḥalāyeb triangle, on the Red Sea). His grave is a possible place of pilgrimage for ‘Abābda settled in the Nile valley, much more for those of the Red Sea; its *ziyāra* takes place in late January or early February every year. More visited (and geographically more accessible) is the tomb of Abū al-Ḥasan al-Šāzī located at Ḥumaīthara, right in the Eastern Desert. He is the famous founder of the Sufi brotherhood Shādhiliyya, to which however these ‘Abābda do not adhere).

The ‘Abābda are organized according to segmentary lineages: the different segments are named after the name of the ancestor to which is added the suffix “-*āb*” (the “children” or “sons of”). So the sheikh Hamid is the founder of the upper segment of ‘Abābda from ‘Abābda, the *qabīla* of the Ḥamīdāb. He had several sons, founders of the lower segments, like ‘Abd Dīn, founder of the *beyt* ‘Abdēnāb, the majority in the village (they are also present in other of the Nile valley areas, especially near Aswan). The other important *beyt* in the village is the *beyt* Ḥamīdāb (sub-segment also the *qabīla* Ḥamīdāb), but exist also the *beyt* Šafa’āb, Faražāb or Umm Ranāb. A complete ‘Abābda family tree I was given orally² connects the present day segmentary lineages to the Prophet Ishmael (mythical ancestor of the Arabs). When each other are discussing the genealogy, they go back in time, they will designate their first ancestor as “*al-axīr*”, “the last” actually. They go back in the family tree as they go back to the “top” (*fawq*) of the wādī.

That said, the identity issue is more complex, because the ‘Abābda think themselves different from other Bedouins from northern Sinai (in terms of marriages, foods, customs, etc.) and even more from

the Ša’īdā (peasants of Upper Egypt) and the other “Egyptians” (and de facto they do not really number themselves among the Egyptians in saying that); on the other hand, they feel closer to Bišarīn and recognize sharing with them manners (*taqālīd*), past at least, but also.

SPATIALITIES:

The ‘Abābda from Khōr Abū Šubeīra are sedentary but do not claim it. They remain ideally to cast themselves as part of the Eastern Desert, in the mobility. Many times and in various ways, speeches contrast the village with the desert. Specifically, their village Khōr Abū Šubeīra borrows of course its name from the wādī Abū Šubeīra, located at its mouth to the Nile. Nevertheless, ‘Abābda designate the nearby Nile valley as an “elsewhere” even they frequent the Nile. Their wādī is perpendicular to the Nile Valley; their world begins in the village and ideally continues into the Eastern Desert to the east, while the north-south world of the Valley begins for them with the road (called *al-šāra*’, “the street” or “the road”, the only one) after the railway line that runs along this bank of the Nile. To question the historicity of the village is interesting, however: “Oh! My father was born here, so, it's been a long time that we are here!” I received a lot of similar answers that call for two comments. First, everyone considers that the group is installed “here” in the village long ago. Then, this “long time” is never dated and a small number of years are enough to fall into this category of “long”.

² The genealogy given by this family tree is still under interpretation work.

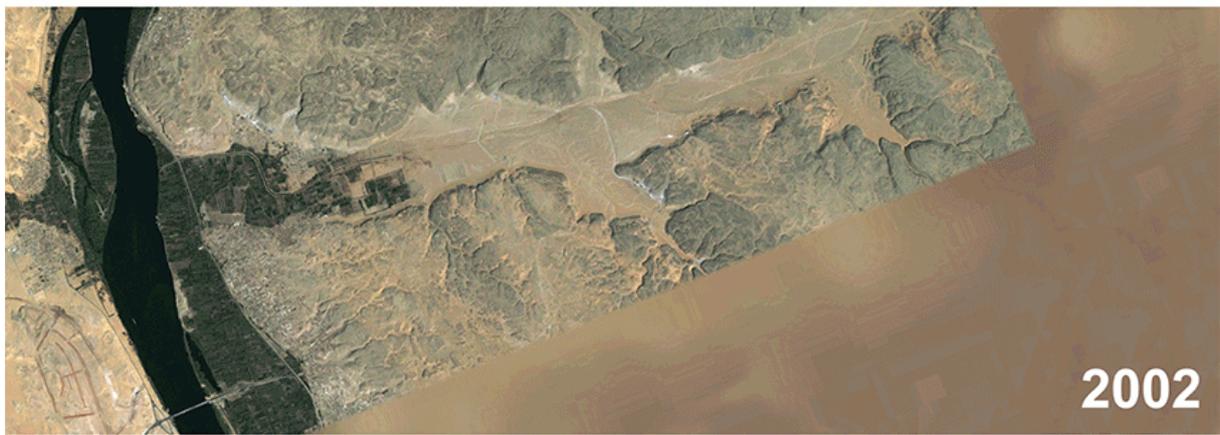


Figure 1: Evolution of the mouth of the wādī Abū Šubeira (1965-2014). The picture of 1965 has been taken by Corona satellite), the other ones come from Google Earth (respectively, NASA, DIgitaleGlobe, CNES/Astrium), montage Vincent Battesti, inspired by Per Storemyr, <http://goo.gl/WQIUtf>

A priori, the ‘Abābda have settled on the site since only less than fifty years, as suggested by aerial views taken at different times (see figure 1). Several local stories link this installation to the construction of the Aswan High Dam (which construction began in 1960, the first stage is completed and the tank begins to fill in 1964, and the dam is completed in 1970). This wādī belongs to the ‘Abābda, “*henā, betā’nā*” (“that place belongs to us”), since the *agdād* (ancestors).³ The site of the village itself is ‘*abbādī*. Have a right on the wādī the different *beyt* (lineage houses) of Khōr Abū Ṣubeīra: their people can go to the wādī for their wood, their pastures. The wādī remain an expected and potential pasture (*mara’ā*): “if we don’t have work to do and there is water [it has rained] in the wādī, then we take the *behīm* there for three months and eventually we come home to sell them.”

The wādī are also clearly perceived as a space of mobility, they form a network that can go from the Nile Valley to the Red Sea (the shores of the Red Sea at these latitudes are historically occupied areas, among others, by ‘Abābda. This mobility space is a strategic space. One ‘Abābda during the field investigation interpreted a rock art with a name in Arabic (along the date of 1955) as the members of the *hudūd*’s doing, the border (guards) settled there. The idea is that this wādī is not a cul-de-sac, but a crossing point between the Nile and the Red Sea, but also from the Red Sea (and therefore from more southern regions) to the Nile: it is in this direction that smuggling (*tahrīb*) would have been operated and especially by them, ‘Abābda and Bišārīn, between Sudan and Egypt. One of contraband was the dromedary, the *nāga* (female). It was forbidden to sell in Egypt females of some dromedary breeds (*žahanī*

³ How to combine this with the national territory? The iron mines for instance are beyond their control because...it is will of the government. “The wādī is ours, but above (*fawq*) is the government (*al-ḥokūma*).”

for example), to preserve the exclusivity of production (the ban was lifted recently).

In general, the reference to Sudan, to the south, often comes up in ‘Abābda discussions and is always positive.

The wādī and perhaps more generally the Eastern Desert is also the space of treasures, *kunūz*. The region is supposed to abound in treasures, gold in particular, buried or hidden by people (unspecified) of the past. Indisputably. What is discussed between local people⁴ is whether these treasures are protected by djinns (*žin*), and then how they manifest themselves (lights, sounds, etc.), and if there are evidences or rather signs to locate these buried treasures. One of the most widespread opinion is that the engravings especially those called *fara’wniyya* (Pharaonic) can be signs certainly indecipherable, but the actual presence of a buried treasure nearby. One finds here and there in the wādī Abū Ṣubeīra recent excavations, sometimes deep, expressions of recent treasure hunters’ activities. Finally, it makes rock arts even more foreign to the contemporary society in terms of appropriation.

ECOLOGY:

The village is directly at the entrance of the wādī. Around and in direct contact, is the cultivated area. A clear distinction exists between two types of crops: mostly large plots (especially of fodder to feed their cattle), but also patches of dense palm groves. Domestic animals, including dromedaries, are kept in the enclosure that usually adjoins the house, but they can graze (being monitored) in the cultivated areas in the daytime.

If it rains, even if they are confined to the upstream of the wādī, the ‘Abābda go to graze their herds (dromedaries and *behīm*, i.e. goats and sheep). Rain opportunities

⁴ And this goes beyond the ‘Abābda group of Khōr Abū Ṣubeīra.

are rare in the region, but the geography of the place (the desert sandstone plateau of Eastern Desert is dug by a network of wadis) can quickly create a flooding river: the *sēhl*. The flood is normally stopped just upstream of crops and houses of Khōr Abū Šubeīra by a dam (*sed*). Rare, the flood can still be violent, however, they do not fear it absolutely, and they even “wait” for it to create pastures upstream in the wādī. Moreover, they know that then, more “up” in the wādī, natural reservoirs (*xazen*) fill with water.

The dromedaries can be left three or four months in winter to graze in “the mountain” (the *žebel*), i.e. upstream of the wādī, but the summer they must go to water every two weeks. This gendered activity, only men can get there, but even they hardly today. The old ‘Abābda people anyway feel nostalgic for that time, far from the

village, everyday work with animals, a high valuation of the desert solitude, its positive emptiness (*xāl*).

At these grazing occasions, or more frequently during walks in the wādī (for a picnic for example, between male friends, a *riḥla*; or the more casual visit made a saint buried more “up”: a *ziyāra*), men use the opportunity to cut some long, straight branches of *salam* (*Acacia ehrenbergiana* Hayne), especially to make walking or shepherd sticks (*ašāya*) strong attributes of the ‘Abbādī man.

‘Abābda people seem to share a good knowledge of plants and animals living in this part of the desert. Regarding the plants, they are able of course to distinguish different qualities of pasture plants (*gaš*). A part of the ecological local knowledge on the wādī is expressed in their geomorphological vocabulary.



Figure 2: An acacia *seyāl* (*Acacia tortilis* (Forssk) Hayne?) in the wādī Abū Šubeīra, Feb. 21st 2015

For example, the term *kowal* pl. *kūla* refers to the top plateaus (rocky of silicified sandstone), while *wādī* refers to the bottom of wādī (sandy), *sarīr* (which also means “bed”) to the lower terraces of the alluvial

deposits in the bed, and *‘adwa* to the terraces of boulders deposits over the previous layer (“where the water [of the flood] can’t rise to”).

AGRICULTURE:

The ‘Abābda nor give the impression of a fine control of agriculture, nor the ambition to unduly develop it: “we do it to feed the animals.” De facto, the cultivation of fodder dominates: alfalfa (*Medicago sativa* L.) known as *bersīm ḥežazī* and Egyptian clo-

ver (*Trifolium alexandrinum* L.) known as *bersīm baladī*, but also green barley (*še‘īr*), etc. People also harvest spontaneous herbaceous plants for fodder (*qaš*) of which the unappreciated common reed (*Phragmites australis* (Cav.) Trin. Ex Steud.) known as *ḡab*.



Figure 3: Cultivated and irrigated lands of Khōr Abū Ṣubeīra, Feb. 25th 2015

Cereals for human consumption are typically wheat (*gamaḥ*), barley (*še‘īr*) and maize (*dora*). In February, for example, there were vegetable crops as garlic (*tūm*), onion (*baṣal*), parsley (*bagdūnes*), arugula (*žeržīr*), spinach (*sabānax*), beans (*fūl*), okra (*bāmiyya*), etc.

Cultivations are organized into contiguous land properties (figure 3) named *zarā‘a* (agriculture/crop) made of large irrigated beds (*ḥōḍ* pl. *aḥwāḍ*). In the highest part of the cultivated area, is used either *mākāna* (fuel or electric pump) or the *sāqiyya* (waterwheel) moved by a cow (or sometimes a donkey) to raise the water from the irrigation canal (*lomma*) to the *ḥōḍ*.

They also grow fruit trees: different varieties of mango (*Mangifera indica* L.), citrus, etc. in addition to the date palm (*Phoenix*

dactylifera L.). Some date palms are scattered in the cultivation beds, but the majority is grouped in a palm grove area with little or no underlying cultures. This allows the sheep and goats underneath to graze or feed immature dates (*defeq*) or parthenocarpic (*sīs* or sometimes *xašāb*) on the ground (no dates are given to dromedaries). Are distinguished in Khōr Abū Ṣubeīra several varieties of date palms, but obviously the ‘Abābda have a smattering of date palm cultivation. That said, the village is close to another, Qariyya al-Ḥejāzī or Dār al-Na‘īm (inhabited by a few ‘Abābda, but mostly Ṣa‘āda, the Nile valley farmers in Upper Egypt) with which it shares the same area of irrigated land and agricultural knowledge are exchanged. This activity is not highly valued: among ‘Abābda: to cul-

tivate the land, “the Ṣa‘āda, opposite, it’s their job.”

For the livestock side, the most prestigious is the dromedary. The cow is also raised (not the buffalo, common elsewhere), as well as sheep, goats and poultry, and obviously donkey (although auto rickshaws become frequent), but no mule.

All of them share the same enclosure (but usually subdivided), the *zerība* (figure 4). All are animals for slaughter, except the donkey (donkeys are used to move people and things) and sheepdogs. The cow also produces milk, but in small amounts, enough anyway to family needs. Of course, the cultivations beds are amended by the manure produced by the herd.



Figure 4: Sheep stalling in a part of the *zerība* and fed alfalfa, Khōr Abū Ṣubeira, Feb. 25th 2015

TEMPORALITIES:

The relationship of the ‘Abābda to what makes archaeological evidence for archaeologists (rock arts, pottery, shelter remains, etc.) can be understood by these archaeologists only since those understand the ‘Abābda's relationship to the time and chronology. Archaeologists are professionals of the time, ‘Abābda necessarily have a different comprehension.

What is old is said *fara ‘wnī* (Pharaonic) or *rūmānī* (Roman). These terms have to be interpreted here not as milestones of a precise or even dated chronology, but in a meaning of “ancient”. To understand this,

we can think about the use made in English (or French) of the word “traditional” (or “*traditionnel*”): this includes all things not dated or not thought worthy to be dated (their timeless status is enough to think out them). However, the depth of time apprehended by the ‘Abābda as an arrow of time is particularly short: is old or very old everything beyond his own existence. Beyond this limit all tends to be condensed.

WHAT ROCK ART IS FOR THE 'ABĀBDA:

THE ALREADY-THERE ROCK ART

Generally, the attitude of the 'Abābda vis-à-vis the archaeological evidence is a non-expert attitude. On the other hand, they locate them, know where they are, or even use them as landmarks. At least for those located in areas they typically cover (they never searched for new rock arts): in fact, they know the traces located in the bed of the wādī likely to be seen when they graze their herd. This non-expert attitude does not lessen their interest in these traces whatsoever — for their qualities of landmarks, but also of possible buried treasures marks (see section “spatiality”) — and may be closer to that of amateurs of natural curiosities. Indeed, they will have the same interest in “extra-ordinary” things, be it an art rock, or a boulder or a flint with an evocative shape, or rocks with rainbow sky coloring, etc. Similarly, they first think in lithic curiosities rather than lithic artifacts. There are various archaeological traces found by archaeologists: potsherds, rock arts, remains of shelters, some stone structures, lithic artifacts, etc. Obviously, the 'Abābda in contact with the archaeological missions will immerse themselves in new ideas, will renew point of view on objects once perceived or not, but if any differently. This first expertise spreads quickly in a small radius of acquaintances network, especially in situation, that is to say, especially on-site during walks. Rock art is not a real subject of discussion (nor it fascinates or fears them); rock engravings are not part of their *turāth*, their heritage. The subject in any case is very dispassionate. This does not preclude a sense of collective ownership: since wādī *betā'nā* (is ours, 'Abābda), then also the rock art there.

TO ENGRAVE THE ROCK

In any case, nobody is known among the 'Abābda to “draw” on the rock or have the

ability to do it. To carve his name (in Arabic) is possible, but is considered to be neither difficult nor the same activity as the drawings engraving. To write (*yekteb*) is not drawing (*yerseme*). Many Arabic names are engraved in the rock of the wādī, and that names seems to designate 'Abābda people to my interlocutors (it is also possible that several people may have the same name). People carve their name (I witnessed some) because the site please, to testify their presence there, because there were other rock engravings nearby (engravings attract engravings). But “it's easy to write; to draw, I do not know on the rock.”

THE BRANDING OF ANIMALS (DROMEDARIES):

An avenue worth exploring and envisaged by the 'Abābda to make sense of some incompréhensibles rock engravings is to refer to wasm, herd brands (it was the case in figure 5). Many brands exist and not all of them are known to them (or they can know it without knowing to whom they relate). For them, wasm are used today only on the animal body, but they imagine that the 'Abābda of the past should have done it on the rock.

The wasm for 'Abābda refers first to dromedaries, which have highly mobility and longevity, but can be also apply to the behīm, goats and sheep, but only if it will be left to pasture in the *žebel* (the “mountain”, the desert) because the herd scatters. These marks are often simple and geometric, applied with a hot iron on animals. The dromedary can change hands among the different local tribe, and it is possible to read on their body the succession of their owners (see below figure 6 with a specific brand from the 'Abābda and a second from the Bišārīn).



Figure 5: Engraving interpreted by an ‘Abbādī as a *wasm*. Wādī Abū Şubeira, Feb. 10th 2015.



Figure 6: Peculiar brands from the ‘Abābda and Bişarīn (pattern highlighted by computer), Khōr Abū Şubeira, Feb. 14th 2015

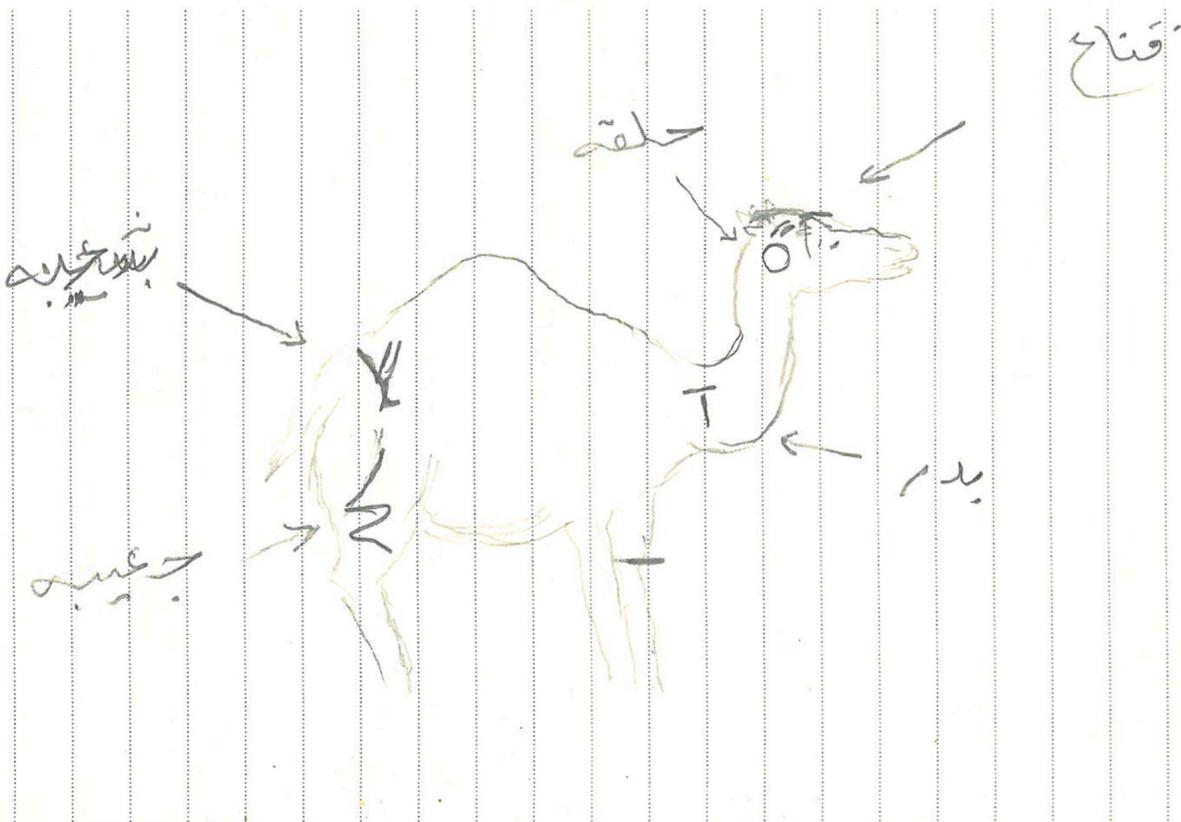


Figure 7: One of the drawings made by a ‘Abbādi of a dromedary with the localization of different brands, Field notebook (Khōr Abū Ṣubeira, Feb. 13th 2015)

The work is in progress, but it seems that for the ‘Abābda, some wasms are shared by the whole tribe (*qabīla*) and others are specific to a *beyt* (a house, a segmental suborder of the tribe) For example, if the wasm called ‘*araṣī* is distinctive of the beyt Ṣafa‘āb, the wasm called *garāh* identifies the *beyt* Umm Ranāb. An informant (in a meeting, validated by his peers) drew me some wasms peculiar to the ‘Abābda and their likely localization on the animal (see figure 7).

SETTLEMENT:

“We have always lived in houses where women remain [while men can go to pasture].” Remembering the value here of their “always”, however, we will agree that sedentary habitat today is certainly a deeply held conviction. The village consists of houses made of local stonewalls, linked by a cement (few families Biṣarīn also live in

mobile homes, a type of tents called *kužera*). The dwellings are single store. Patrilocality seems to be the rule. The domestic unit can extend as the sons take a wife. This is still possible as the habitat density is still relatively loose. The domestic unit (designated by the term *ḥōṣ*) ideally includes a courtyard (the literal sense of *ḥōṣ* in Arabic), some rooms around and possibly the *zerība*, the enclosure that contains the domestic livestock (sheep, goats, dromedary, possibly donkey and dog). A room is worthy of note as the place for male sociability, the *xīma* (literally the “tent” in Arabic), a room built like the rest of the house but adjoining. The men receive their friends, and spend many of their evenings (punctuated by *jabana* coffee rounds). We often find, not always, along one of the blind walls of the housing unit, on the outside, a permanent long structure, the *mastaba*, which serves as a bench in the public space, men may settle there for a chat.

The village has a cafeteria, a school and a graveyard. Note that there is a second graveyard specific for the children (the locations, for both genders and in both cemeteries are marked with two standing stones).

TO BE CONTINUED...

A short month on the fieldwork is, for a social anthropologist, always a too short month on the field.

Many new avenues of research are worth exploring. This localized ethnographic survey must continue to deepen our knowledge of this local society in Khōr Abū Ṣubeīra. It is a case in point: today's societies are not those of yesterday, but

they can still help us to interpret those of the past (with the utmost precaution), and it is the purpose of ethno-archaeological approaches. Moreover, this group 'Abbādī of the wādī Abū Ṣubeīra considers itself at home here, and this can be a valuable asset in the perspective of a heritage development policy regarding the rock art and other abundant archaeological remains in this wādī.

For methodological reasons, the anthropologist must at least partially detach his mission and presence in the fieldwork from the mission of the archaeologists. Next year (2016), my presence must be anticipated before or after the actual archaeological mission, with of course the necessary authorizations for sites access.



Figure 8: Making coffee in *jabana* on the sands of wādī, Feb. 21st 2015